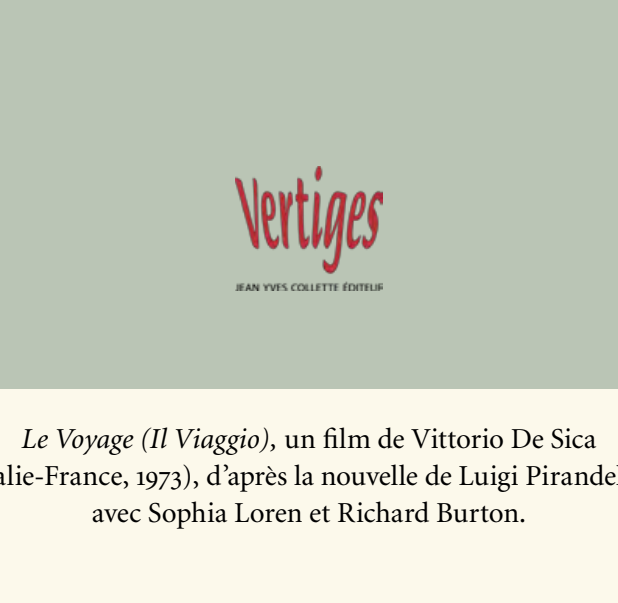
Luigi Pirandello

Le Voyage
(Il Viaggia)

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Le Voyage (Il Viaggio), un film de Vittorio De Sica (Italie-France, 1973), d'après la nouvelle de Luigi Pirandello, avec Sophia Loren et Richard Burton.



Agence de presse Meurisse (1932), *Luigi Pirandello* (1867-1936), Bibliothèque nationale de France, Paris.

DEPUIS TREIZE ANS, Adriana Braggi ne sortait plus de la vieille demeure au calme abbatial où, toute jeune mariée, elle était entrée. Derrière les vitres des fenêtres, elle restait invisible aux rares passants qui de temps à autre grimpaient la pente abrupte et glissante de la rue, si communément déserte que des touffes d'herbe y poussaient entre les cailloux.

Elle avait vingt-deux ans lorsque, quatre années à peine après leur mariage, son mari était mort, et elle s'était pour ainsi dire éteinte aux yeux du monde.

Aujourd'hui âgée de trente-cinq ans, elle était toujours vêtue de noir, comme au premier jour de son malheur : un foulard de soie noire dissimulait ses beaux cheveux châtains qu'elle ne soignait guère, simplement séparés en deux bandeaux qu'elle nouait sur sa nuque. Néanmoins, une sérénité mélancolique et douce se dégageait du visage, pâle et délicat, Personne, dans cette petite ville haut perchée de la Sicile profonde, ne s'étonnait de cette claustration : des coutumes très strictes imposaient presque à l'épouse de suivre son mari dans la tombe. Les veuves étaient ainsi tenues de rester ainsi enfermées dans un deuil perpétuel jusqu'à leur propre mort.

Au reste, dans les rues, on ne voyait pour ainsi dire jamais les jeunes filles ou les femmes mariées des familles de qualité : elles ne sortaient que le dimanche, pour aller à l'église ; quelques rares fois, aussi, pour des visites qu'elles se rendaient. Elles arboraient alors, faisant assaut d'élégance, de riches toilettes à la dernière mode, confectionnées par les couturières en renom de Palerme ou de Catane, et des bijoux et des ors précieux ; ce n'était pas coquetterie de leur part : elles allaient, sérieuses, rougissantes et les yeux baissés, serrées contre le mari, le père ou le frère aîné. Cette parade était en quelque sorte une obligation ; les visites ou ces quelques pas vers l'église étaient. de véritables expéditions qu'il leur fallait préparer la veille. L'honneur de toute la maisonnée était en jeu, et les hommes même s'en mêlaient, se montrant souvent fort pointilleux, car il s'agissait pour eux de montrer qu'ils savaient dépenser pour leurs femmes et qu'ils en avaient les moyens.

Toujours dociles et soumises, ces dernières se paraient selon leurs désirs, afin qu'ils fassent bonne figure ; après ces courtes apparitions, elles retrouvaient, tranquilles, les tâches domestiques et, une fois mariées, s'appliquaient à mettre au monde les enfants que Dieu leur envoyait (n'était-ce pas là leur croix ?). Jeunes filles, elles attendaient le jour où leurs parents leur diraient : voici ton mari. Elles se mariaient alors, et les hommes, sereinement, se satisfaisaient d'une fidélité passive sans amour.

Seule une foi aveugle en une récompense dans l'autre monde pouvait permettre de supporter sans désespérance la lente et pesante misère égrenée au long des jours, identiques l'un après l'autre, en cette petite ville de montagne que le silence pouvait faire croire dépeuplée. L'intense et ardent azur du ciel plombait les rues étroites, au sol inégal, entre les grossières maisonnettes de pierre et de chaux, avec leurs gouttières de glaise et leurs tuyaux de fer-blanc apparents.

Si l'on s'aventurait au fond de ces ruelles, la vision de la surface onduleuse des terres calcinées par le soufre était affligeante. Aride le ciel, aride la terre, avec, dans le silence figé, appesanti par le bourdonnement des insectes, le cri-cri des grillons, le chant d'un coq dans le lointain ou l'aboiement d'un chien ; les senteurs entêtantes des foins fanés et du fumier épandu sur les terres laissaient flotter une vapeur dense dans l'éblouissement de la torpeur méridienne.

Toutes les maisons manquaient d'eau, même celles, peu nombreuses, des notables : dans les vastes cours ou au débouché des rues, de vieilles citernes attendaient le bon gré du ciel, mais il pleuvait peu, même au cœur de l'hiver ; un jour de pluie était un jour de fête : les femmes sortaient des cruches et des seaux, des bassines et des tonnelets, puis elles restaient sur le seuil, leurs jupes de *baracan* serrées entre les genoux, à regarder l'eau se déverser dans les venelles escarpées, écoutant la pluie bouillonner dans les gouttières, dans les tuyaux des citernes. Les pierres étaient lavées, les murs des maisons étaient lavés, tout semblait respirer plus légèrement dans les senteurs fraîches du sol mouillé.

Les hommes, le soir, trouvaient quelque distraction à débattre de leurs affaires, dans des affrontements à propos de la politique communale, au café ou au cercle de loisirs ; leurs femmes, auxquelles dès l'enfance on avait appris à bannir toute velléité de se faire valoir, ces femmes mariées sans amour, leurs sempiternelles tâches ménagères accomplies, restaient à La maison et se languissaient ; un enfant sur les genoux ou égrenant leur chapelet, elles attendaient la venue de l'homme, le retour du maître.

Jamais Adriana Braggi n'avait aimé son mari.

De faible complexion, continuellement agité du fait de sa santé précaire, cet époux l'avait asservie, il l'avait outragée quatre années durant, jaloux même de son frère aîné, auquel il savait avoir causé, en se mariant, un tort sérieux ; à dire vrai, il l'avait trahi. À celie époque en effet, dans cette contrée, de tous les enfants mâles d'une famille, un seul, l'aîné, devait prendre femme, afin que les biens de la maisonnée ne soient pas éparpillés entre de nombreux héritiers.

Cesare Braggi, le frère aîné, n'avait jamais fait montre de la moindre amertume du fait de cette situation ; il est vrai que le père, mort peu de temps avant la noce, avait pris des dispositions telles que l'aîné demeurait le chef de famille et que le cadet, une fois marié, continuait à lui devoir entière obéissance.

En entrant dans l'antique maison des Braggi, Adriana s'était sentie quelque peu humiliée de se savoir ainsi assujettie à son beau-frère. Et sa condition était devenue doublement pénible et plus irritante encore le jour où son mari, en proie à une crise de jalousie, lui avait laissé entendre que Cesare aurait souhaité l'épouser. Elle ne savait plus quelle contenance adopter devant ce beau-frère ; et son embarras était d'autant plus grand qu'il ne pesait pas de son pouvoir sur elle : dès le premier jour, il l'avait accueillie comme une sœur.

Il avait des façons gentilles, d'une exquise et d'une naturelle distinction dans son langage, dans la façon de se vêtir ; il avait en tous points des manières d'être que rien, ni le contact avec les rudes habitants de la région, ni la conduite de ses affaires, ni le penchant à la paresse et au laisser-aller auquel incitait la pauvre, l'insignifiante vie de province, que rien n'avait jamais pu gâter ou altérer si peu que ce sait.

Au reste, chaque année, pendant quelques jours, plus d'un mois souvent, il s'éloignait de la petite ville et de ses affaires. Il allait à Palerme, à Naples, à Rome, à Florence, à Milan, plonger dans la vie, prendre, disait-il, un bain de civilisation. Au retour, il paraissait rajeuni, d'âme comme de corps.

Adriana, qui ne s'était jamais absentée du lieu où elle était née, éprouvait un trouble secret, indicible, chaque fois qu'elle le voyait regagner l'antique et spacieuse demeure où le temps semblait figé dans un silence de mort.

Son beau-frère apportait avec lui les effluves d'un univers dont elle ne parvenait pas même à imaginer l'existence.

Et son trouble grandissait à entendre les rires tapageurs de son mari qui, dans la pièce voisine, écoutait le récit des piquantes aventures de son frère ; un trouble qui se muait en mépris, en dégoût quand, plus tard, son mari se jetait dans son lit, enflammé, surexcité, impatient. Le mépris, le dégoût allaient au mari, d'autant qu'en revanche elle voyait son beau-frère empli de respect et même de déférence envers elle.

L'époux décédé, Adriana avait éprouvé un sentiment d'angoisse, presque d'effroi, à l'idée de se retrouver seule avec lui dans cette maison. Certes, il y avait là les deux enfants nés au cours de ces quatre ans ; mais, bien que devenue mère, elle n'avait pu, face à son beau-frère, s'affranchir de sa timidité naturelle d'adolescente. Une timidité qui, à dire vrai, n'avait jamais été farouche ; jamais, sauf maintenant. Et elle en rendait son mari responsable, qui l'avait sans cesse soumise à un contrôle étroitement suspicieux et hypocrite.

Cesare Braggi, délicatement prévenant, avait invité la mère d'Adriana à venir habiter avec sa fille. Peu à peu, libérée de la tyrannie de son mari et soutenue par la présence de sa mère, la jeune femme avait pu, sinon pleinement trouver la paix, du moins jouir d'une plus grande tranquillité d'esprit. S'adonnant totalement à l'éducation de ses enfants, elle leur donnait l'amour et les tendresses qui n'avaient pu s'exprimer au cours de son mariage malheureux.

Chaque année, Cesare repartait pour le continent, et il rapportait des cadeaux à Adriana, à la grand-mère, à ses neveux, auxquels il prodiguait toujours les plus délicates attentions d'un père.

La maison, sans la présence d'un homme, effrayait alors les deux femmes, surtout la nuit. Pendant ces absences, il semblait à Adriana que le silence, devenu plus profond, plus sourd, tenait en suspens, au-dessus de la demeure, une mystérieuse et terrible tragédie ; et, pleine de désarroi, elle entendait grincer la poulie de la vieille citerne dans la rue déserte et escarpée, lorsqu'un souffle de vent secouait la corde. Mais Cesare aurait-il dû, par égard pour deux femmes et deux enfants qui, somme toute, ne lui appartenaient pas, se priver de son unique distraction après une année de labeur et d'ennui ? Il aurait pu ne pas s'occuper d'eux, vivre pour lui-même, libre, puisque aussi bien son frère l'avait empêché de fonder un foyer ; bien au contraire – comment ne pas le reconnaître ? – hors ces brèves vacances, il se consacrait entièrement à la maison et aux deux orphelins.

Le temps passant, toute amertume avait disparu du cœur d'Adriana. Les enfants grandissaient et elle se réjouissait qu'ils pousseraient sous la tutelle d'un tel oncle. Son dévouement était maintenant total, et elle s'étonnait lorsque son beau-frère ou ses enfants s'opposaient à ce qu'elle fasse pour eux telle ou telle chose qu'ils ne jugeaient pas nécessaire. Il lui semblait ne jamais en faire suffisamment. À qui donc aurait-elle-pu penser, sinon à eux ?

La mort de sa mère lui fut une grande douleur : son unique compagnie venait à lui manquer. Depuis longtemps, elle s'adressait à elle comme à une sœur ; et, sa mère à ses côtés, elle s'imaginait jeune encore, ce que du reste celle était. Sa mère disparue, ses deux fils devenus grands, l'un de seize et l'autre de quatorze ans, presque de la taille de leur oncle, elle commença à se sentir et à se considérer comme une vieille femme.

Elle éprouvait ce sentiment lorsque, pour la première fois, elle fut prise d'un vague malaise, une fatigue, une oppression à l'épaule et dans la poitrine ; comme une douleur sourde qui parfois prenait tout le bras gauche, qui, par à-coups, la taraudait, devenait lancinante et lui coupait la respiration.

Elle ne se plaignit pas, et personne peut-être n'en aurait rien su si un jour, à table, elle n'avait subi l'assaut d'un de ces spasmes imprévus.

On fit venir le médecin de famille qui, dès l'abord, fut consterné. Un sentiment qui s'accrut après un long et méticuleux examen de la patiente.

Le mal venait de la plèvre. Mais de quelle nature était-il ? Le vieux médecin, assisté d'un collègue, tenta une ponction exploratrice, sans aucun résultat. Puis, constatant un durcissement des glandes dans la région de l'omoplate gauche, il conseilla à Braggi de conduire très rapidement sa belle-sœur à Palerme, laissant clairement entendre qu'il craignait la présence d'une tumeur interne, peut-être incurable.

On ne pouvait partir aussitôt. Cloîtrée depuis treize ans, Adriana ne disposait pas de vêtements qui fui permettent de paraître en public ni même de voyager.

Il fallut écrire à Palerme pour lui en procurer dans les meilleurs délais.

Elle tenta obstinément de s'opposer à ce projet, assurant à son beau-frère et à ses fils qu'elle ne se sentait pas si mal. Un voyage ? Rien que d'y penser la faisait frissonner. Et c'était justement la période durant laquelle Cesare avait coutume de prendre son mois de vacances. Partir avec lui, ce serait lui ôter toute liberté, tout plaisir. Non ; non, à aucun prix elle ne le voulait ! Et à qui aurait-elle confié ses enfants ? Qui garderait la maison ? Elle avançait toutes ces difficultés, et son beau-frère et ses fils la plaisantaient gentiment, mais elle s'obstinait encore, assurant que ce voyage lui ferait plus de mal que de bien. Doux Jésus, elle ne savait même plus comment les routes étaient faites ! Elle serait incapable de mettre un pied devant l'autre ! Par pitié, par pitié, qu'on la laisse en paix !

Quand les vêtements et les chapeaux arrivèrent de Palerme, ce fut un jour de liesse pour les garçons.

Tout réjouis, ils se précipitèrent dans la chambre de leur mère, lui apportant les grandes boîtes enveloppées de toile cirée et criant, trépignant : elle devait sans attendre, tout de suite, les essayer. Ils voulaient voir leur maman chérie toute belle, comme ils ne l'avaient jamais vue. Ils firent tant et tant qu'elle céda pour les satisfaire.

C'étaient des habits noirs, des toilettes de deuil, mais luxueuses et merveilleusement travaillées. Toute ignorante de la mode, sans expérience, elle ne savait comment s'y prendre pour les endosser, Où et comment agrafer tous ces crochets qu'elle trouvait un peu partout ? Ce col, mon Dieu, si haut ? Et ces manches, si bouffantes.. On s'habillait donc ainsi, maintenant ?

Derrière la porte, les enfants tempêtaient, impatients :

— Maman, ça y est ?

— Pas encore ?

Comme si leur mère s'habillait pour une fête ! Ils avaient oublié pourquoi ces vêtements étaient là ; en vérité, à cet instant, Adriana elle-même n'y pensait plus vraiment.

Quand, très émue, tout agitée, elle se vit dans la glace de l'armoire, elle éprouva un sentiment d'une extrême violence, elle eut presque honte. Cette robe qui dessinait avec une élégance très provocante les hanches et les seins lui redonnait la sveltesse ct l'allure d'une jeune fille. Elle se sentait vieille et, dans ce miroir, elle était redevenue jeune, belle : une autre femme !

— Non ! Non ! Impossible ! cria-t-elle, détournant le regard et levant une main pour se soustraire à cette vision.

Les fils, entendant cette exclamation, frappèrent de plus belle contre la porte, avec les mains, avec les pieds, lui criant d'ouvrir, de se montrer.

Mais non ! Non ! Elle avait honte. Une caricature ! Non, non !

Ils menacèrent alors d'enfoncer la porte. Il lui fallait ouvrir.

Dans un premier temps, ils demeurèrent, eux aussi, éblouis par cette transformation imprévue. Elle tentait de se dérober, répétant :

— Mais non, laissez-moi | C'est impossible ! Vous êtes fous ? — quand son beau-frère entra.

— Oh, par pitié ! Elle voulait s'enfuir, se cacher, comme s'il l'avait surprise nue. Mais les garçons la tenaient ; ils la présentèrent à leur oncle, qui riait de son désarroi.

— Mais ça te va très bien ! dit-il à la fin, reprenant son sérieux. Allez, laisse-toi regarder.

Elle s'efforça de relever la tête.

— J'ai l'impression d'être déguisée.

— Mais non ! Pourquoi ? ça te va bien, réellement. Tourne-toi un peu... Comme ça, de profil...

Elle obéit, se forçant au calme, mais la poitrine, bien dessinée par l'habit, se soulevait au rythme de sa respiration précipitée qui trahissait l'agitation intérieure causée par l'examen attentif et tranquille qu'il lui faisait subir, en connaisseur expérimenté.

— C'est très bien. Et les chapeaux ?

— Des paniers ! s'exclama Adriana, affolée.

— Oui, c'est vrai, on les fait très grands aujourd'hui.

— Comment les mettre ? Je devrai me coiffer d'une autre façon.

Cesare la regarda de nouveau, calme, souriant, et dit :

— Aucun problème, tu as beaucoup de cheveux.

— Oui, oui, bravo, maman ! Coiffe-toi tout de suite ! approuvèrent les enfants.

Adriana sourit mélancoliquement.

— Vous voyez un peu ce que vous m'obligez à faire ? dit-elle, à l'adresse aussi de son beau-frère,

Le départ fut fixé pour le lendemain matin.

Seule avec lui !

Elle l'accompagnait donc dans un de ces voyages auxquels, naguère, elle pensait avec tant d'émoi. Aujourd'hui, elle ne craignait qu'une chose : laisser paraître son trouble à l'homme qui se tenait devant elle, si plein de sollicitude, paisible, comme à l'accoutumée.

Cette tranquillité qu'il manifestait en toute circonstance, très naturelle, lui aurait fait juger indigne ce trouble, tellement profond qu'elle en aurait rougi si, par un mensonge presque conscient, précisément pour ne pas en éprouver de la honte et ainsi se conforter, elle ne se l'était pas expliqué d'autre façon : la nouveauté du voyage et toutes ces singulières impressions qui assaillaient son âme peu expansive, réservée. L'effort qu'elle faisait sur elle-même pour dominer cette émotion (somme toute nullement répréhensible, selon cette interprétation), elle l'attribuait à la convenance qu'il y avait, selon elle, à ne pas se montrer par trop naïve devant les choses ni trop étonnée devant un homme expert en tout depuis longtemps et toujours maître de lui, qui aurait pu ainsi en éprouver quelque gêne, quelque déplaisir. Elle risquait, en effet, de paraître ridicule, à son âge, avec cet émerveillement presque infantile qui enfiévrait ses yeux.

Aussi s'efforçait-elle de refréner la fébrile et pourtant radieuse anxiété de son regard, de ne pas tourner sans cesse la tête d'une fenêtre à l'autre, ainsi qu'elle en éprouvait le désir afin de ne rien perdre de toutes ces choses sur lesquelles ses yeux, si fugitivement, se posaient pour la première fois. Elle s'obligeait à dissimuler son étonnement, à dominer sa curiosité et le plaisir de la tenir éveillée, aux aguets, afin de vaincre, grâce à elle, l'éblouissement, le vertige que lui causaient le roulement cadencé du chemin de fer et cette si rapide, si illusoire vision de haies, d'arbres, de collines.

Elle n'avait jamais pris le train, À chaque instant, à chaque tour de roue, il lui semblait pénétrer, avancer en un monde inconnu qui soudain devenait réalité dans son esprit sous des apparences qui, pourtant proches, lui paraissaient bien lointaines et faisaient naître en elle, en même temps qu'elle prenait plaisir à les voir, un sentiment de tristesse ténue, indéfinissable : la conscience soudain, peut-être, qu'elles existaient depuis toujours au-delà et hors de sa propre réalité, de son imagination même ; la nostalgie de se savoir une étrangère de passage parmi elles, dont la vie continuerait, avec leurs propres vicissitudes, sans elle.

Voilà les humbles maisons d'un village : toits, fenêtres, portes, escaliers, rues ; les gens qui y demeuraient étaient, comme elle le fut elle-même pendant tant d'années dans sa petite ville, enfermés là sur ce morceau de terre, avec leurs habitudes, leurs occupations ; hors ce que les yeux réussissaient à voir, plus rien n'existait pour eux, le monde était un songe : nombreux étaient ceux qui naissaient là, y grandissaient et y mouraient sans avoir rien vu de ce qu'elle allait découvrir au cours de ce voyage, si peu de chose pourtant comparé au vaste monde, mais cela lui semblait déjà beaucoup.

Tournant son regard, elle rencontrait parfois celui de son beau-frère, et son sourire ; il lui demandait :

— Comment te sens-tu ?

Avec un mouvement de tête, elle répondait :

— Bien.

À plusieurs reprises, il vint s'asseoir près d'elle pour lui montrer, lui nommer un village, au loin, où il s'était rendu, ou bien une colline au profil menaçant, détaillant toute chose qui lui paraissait devoir retenir l'attention de sa compagne. Il ne pouvait imaginer que tout cela, même les détails les plus insignifiants, pour lui les plus communs, déchaînait un tumulte de sensations nouvelles et que ses précisions, ses commentaires, au lieu de l'accroître, diminuaient, refroidissaient cette fervente et fluctuante image d'immensité surgie en elle, éperdue, prisonnière de ce sentiment de tristesse indéfinissable à la vue d'un monde à ce point ignoré.

Dans le bouillonnement de ces sensations, la voix de Cesare, loin de l'éclairer, provoquait en elle une sorte de vide obscur et violent, secoué de frémissements qui la transperçaient ; et sa tristesse devenait alors plus aiguë, moins confuse. Du fait de son ignorance, elle se jugeait étriquée, elle ressentait un sombre dépit, presque une hostilité à la vue de toutes ces choses qui soudainement, trop tard pour elle, emplissaient ses yeux et pénétraient son âme.

À Palerme, sortant le lendemain du cabinet du spécialiste après une très longue consultation, les efforts de son beau-frère pour cacher sa consternation, la sollicitude affectée avec laquelle, une seconde fois, il s'était fait expliquer le mode d'emploi des médicaments prescrits et l'expression peinte sur le visage du médecin, tout lui avait clairement fait comprendre qu'une sentence de mort venait d'être rendue, que cette mixture de poisons, à prendre goutte à goutte avec beaucoup de précautions, deux fois par jour avant les repas, n'était qu'une duperie pitoyable ou le viatique pour une lente agonie.

Pourtant, encore étourdie et incommodée par la forte odeur d'éther répandue dans le cabinet du médecin, lorsqu'elle sortit de l'ombre de l'escalier et se retrouva dehors, dans l'éblouissement du coucher de soleil, sous un ciel enflammé qui, depuis le port, lançait comme une nuée démesurée et foudroyante tout au long du Corso ; alors qu'elle voyait, entre les voitures, au travers de la lueur d'or, le bruissement de la foule bruyante, visages et habits illuminés de reflets pourpres, les éclats de lumière, les éclaboussures colorées, telles des pierres précieuses, des vitrines, des enseignes, des miroirs dans les magasins, elle sentit la vie, la vie, uniquement la vie faire irruption en trombe dans son âme, par tous ses sens bouleversés et exaltés comme par une divine ébriété ; elle n'éprouva aucune angoisse, pas la moindre pensée, même fugitive, ne lui traversa l'esprit pour sa mort proche et certaine, pour cette mort qui déjà, pourtant, était en elle, tapie sous l'omoplate gauche, là où par moments elle sentait comme des coups de poignard. Non, non, la vie, la vie ! Et cette effervescence qui bouleversait son esprit se précipitait impétueusement dans sa gorge, où elle ne savait quoi, peut-être une ancienne souffrance remontant du fond de son être, s'était bloqué, l'empêchant de retenir ses larmes, malgré tant de joies.

— Rien... rien..., dit-elle à son beau-frère, et un très vif sourire illumina son regard au travers des larmes. J'ai l'impression d'être... je ne sais pas. Allons, allons.

— À l'hôtel ?

— Non... non...

— Allons dîner alors, au Chalet, sur le bord de mer, sur le *Foro italico ;* nous écouterons la musique.

Ils montèrent en voiture, partant à la rencontre de la nuée fulgurante, aveuglante.

Ah, quelle soirée ce fut pour elle, au Chalet, en bord de mer, sous la lune, avec ce *Foro* illuminé, dans l'odeur des algues, dans le parfum des orangers venu des jardins ! Éperdue, comme dans un enchantement surhumain auquel toutefois une certaine angoisse lui interdisait de s'abandonner totalement ; un doute s'emparait d'elle, que tout ce qu'elle voyait là ne fût pas réel, mais elle se sentait distante, si détachée d'elle-même, sans mémoire ni conscience, sans pensée même, emportée dans le lointain d'un rêve infini.

Elle ressentit à nouveau cette impression, plus intensément encore, en parcourant le lendemain matin, en voiture, les promenades désertes, interminables, du parc de la Favorita : à un certain moment, elle put, dans un profond soupir, presque revenir à elle depuis cet ailleurs et en mesurer l'éloignement, tout en en préservant le ravissement, sans troubler l'ivresse de ce songe ensoleillé, parmi les plantes elles-mêmes absorbées, semblait-il, dans un rêve sans fin.

Sans le vouloir, elle se tourna vers son beau-frère et lui sourit avec gratitude.

Mais, en cet instant même, son sourire lui procura une vive et profonde compassion pour elle-même, condamnée à mourir maintenant, maintenant que s'offraient à ses veux éblouis tant de merveilleuses beautés, et sa vie aurait pu être celle de ces innombrables créatures qui vivaient en ces lieux. Elle pensa que ce projet de voyage, peut-être, avait été cruel.

Mais, peu après, quand enfin la voiture s'arrêta au fond d'une allée reculée et qu'elle en sortit, soutenue par Cesare, pour contempler de près la fontaine d'Hercule, là, devant cette fontaine, sous le cobalt du ciel intense au point de paraître noir, autour de l'étincelante statue de marbre du demi-dieu sur la haute colonne qui émergeait au centre du grand bassin, là, se penchant sur l'eau vitreuse où flottaient quelques feuilles et une plante aquatique verdâtre, qui projetaient leur ombre sur le fond, là, à chaque ride de l'eau, observant une évanescente buée s'évaporer du visage des sphinx qui soutenaient la conque, elle sentit comme une ombre de souci, s'élevant de l'eau telle une haleine rafraîchissante, caresser son visage ; ce souffle fit naître alors un grand silence stupéfait qui amplifia démesurément son esprit, puis, comme si une lueur de cieux étrangers s'allumait à l'improviste en ce vide incommensurable, il lui parut atteindre presque l'éternité, en cet instant, acquérir une conscience lucide et illimitée de toutes choses, jusqu'à l'infini terré dans les profondeurs des mystères de l'âme. Et elle pensa que cela pouvait lui suffire, car en un instant, en cet instant-là, elle avait vécu toute une éternité.

Elle proposa à son beau-frère de repartir le jour même. Elle voulait retrouver sa maison, afin de le libérer, après ces quatre jours volés à ses vacances. Il perdrait une autre journée en l'accompagnant, puis pourrait reprendre sa route, sa course annuelle pour de plus lointains pays ; au-delà de cette mer bleu foncé, infinie. Il pouvait le faire sans crainte, car elle ne mourrait pas au cours de ce mois, pendant son absence.

Elle ne lui dit pas tout cela, elle le pensa seulement, et le pria d'avoir la gentillesse de la reconduire au pays.

— Mais non, pourquoi ? répondit-il. Maintenant que nous sommes là, tu vas m'accompagner à Naples. Nous y consulterons, pour plus de sûreté, un autre médecin.

— Non, non, par pitié, Cesare ! Laisse-moi retourner à la maison. C'est inutile !

— Pourquoi ? Pas question. Il vaut mieux, pour plus de sûreté.

— Ce que nous avons appris ici ne suffit-il pas ? Je n'ai rien, je me sens bien, tu vois ? Je suivrai les prescriptions. C'est tout.

Il la regarda, sérieux, et lui dit :

— Adriana, je désire qu'il en soit ainsi.

Elle ne répliqua pas : elle se vit en femme de son pays qui ne doit jamais discuter ce que l'homme estime juste et convenable ; elle pensa qu'il cherchait, pour lui-même, la satisfaction de ne pas s'être contenté d'une seule consultation, la satisfaction que les autres, au pays, demain, après sa mort, puissent dire : « Il a fait tout son possible pour la sauver ; il l'a emmenée à Palerme, et aussi à Naples... » Ou peut-être caressait-il vraiment l'espoir qu'ailleurs un autre médecin, meilleur, pouvait déclarer le mal curable, ou connaître le remède salvateur ? Ou peut-être... mais oui, c'était plutôt cela : la sachant irrémédiablement perdue, il voulait, voyageant avec elle, lui procurer une dernière et extraordinaire distraction, afin de compenser, si peu que ce soit, la cruauté du sort.

Mais elle avait en horreur, c'est cela, en horreur, cette mer à traverser. Rien qu'à la regarder, à l'idée d'un tel projet, elle avait le souffle coupé, un peu comme s'il avait fallu faire ce trajet à la nage.

— Mais non, tu verras, dit-il, rassurant et souriant. Tu ne t'en apercevras même pas en cette saison. Vois comme elle est calme. Et puis le bateau. Tu ne sentiras rien.

Pouvait-elle lui révéler l'obscur pressentiment qui la tenaillait à la vue de cette mer, à la perspective de partir, de laisser ces rivages qui déjà lui semblaient si distants de son village et si nouveaux, cette île où elle venait d'éprouver une si grande et si singulière agitation ; si elle s'était aventurée plus avant encore avec lui, avec lui perdue dans la terrible, mystérieuse infinitude de cette mer, elle ne serait plus retournée chez elle, elle n'aurait plus retraversé ces eaux, sinon morte ? Non, ce pressentiment, elle était incapable de se l'avouer à elle-même ; elle croyait à l'horreur de cette étendue marine par le simple fait que, jusque-là, elle ne l'avait jamais vue ; alors, être obligée de voyager dessus...

Ce soir-là, ils s'embarquaient pour Naples.

De nouveau, à peine le bateau fit-il mouvement dans la rade, à peine était-il sorti du port, passé l'étourdissement dû au branle-bas du départ et à l'animation de tant de monde criant, montant et descendant l'appontement, passé le crissement des bossoirs dans les cales, voyant s'éloigner progressivement, rapetisser chaque chose, et les gens sur le quai qui continuaient à agiter des mouchoirs en signe d'adieu, et la rade, et les maisons, jusqu'au moment où la ville entière se confondit en une ligne blanche, vaporeuse, ici ou là traversée de lueurs pâles sous l'ample enceinte des collines gris roux, de nouveau elle se perdit dans un songe, un autre songe merveilleux, mais qui lui faisait écarquiller les yeux d'appréhension à mesure que, sur ce bateau, en vérité très grand, mais peut-être fragile puisqu'il vibrait tout entier à chaque secousse sourde et cadencée des hélices, elle entrait dans la double immensité infinie de la mer et du ciel.

Il sourit de son désarroi et, l'invitant à se lever, passa son bras sous le sien, un geste d'intimité qu'il ne s'était, jusqu'alors, pas permis ; la soutenant, il la conduisit sur le pont, pour voir les puissants pistons d'acier, luisants, qui faisaient tourner les hélices. Mais, déjà si troublée par ce contact insolite, elle ne put résister à cette vision ni au souffle chaud, aux relents de graisse qui émanaient de cet endroit, elle manqua s'évanouir et, se serrant, elle en vint presque à appuyer sa tête sur son épaule. Elle se reprit aussitôt, quasi atterrée par ce désir d'abandon auquel elle avait risqué de céder.

Avec encore plus de sollicitude, de nouveau il lui demanda :

— Tu te sens mal ?

De la tête, incapable d'ouvrir la bouche, elle fit signe que non. Et ils allèrent tous deux, bras dessus, bras dessous, vers la poupe, regarder le long sillon ardent, phosphorescent, de la mer déjà noire sous le ciel scintillant d'étoiles, en direction duquel le tube énorme de la cheminée exhalait des bouffées d'une fumée dense et lente, presque rougie dans la chaleur de la machine. Jusqu'au moment où la lune, dans l'accomplissement de cet enchantement, surgit de la mer ; d'abord dans les vapeurs de l'horizon, tel un lugubre masque de feu pointant, menaçant, pour épier en un silence d'épouvante ses domaines marins ; puis, s'éclairant peu à peu, se rétrécissant avec précision dans sa splendeur nivéale, multipliant la mer en une palpitation d'argent sans bornes. Alors, plus que jamais, Adriana sentit croître en elle l'angoisse et l'effroi de ce délice qui l'enlevait à elle-même et l'incitait irrésistiblement à enfouir, épuisée, son visage dans la poitrine de Cesare.

Cela se passa à Naples, en un instant, à la sortie d'un café-concert où ils avaient dîné et passé la soirée. Habitué, au cours de ses voyages, à sortir la nuit de ces endroits avec une femme, il lui offrit son bras avec naturel, cueillant alors à l'improviste, sous le grand chapeau à plumes, le mouvement d'un regard enflammé et, immédiatement, sans presque le vouloir, il tira son bras avec le sien en un serrement prompt, l'appuyant contre sa poitrine. Rien d'autre. Et ce fut comme une brûlure.

Dans l'obscurité de la voiture qui les reconduisait à l'hôtel, enlacés, bouche contre bouche insatiablement, ils s'avouèrent tout, rapidement, tout ce qu'en un instant, en un éclair, il avait deviné dans l'incandescence de ce regard : toute sa vie, à elle, durant ces années de silence et de martyre. Elle lui dit combien, depuis toujours, sans le vouloir, sans le savoir, elle l'avait aimé ; et lui combien il l'avait désirée, encore adolescente, et avait rêvé de la faire sienne, comme ce soir, sienne ! sienne !

Ce fut un délire, une frénésie, accrue d'une ardeur intense, infatigable, due au désir de compenser en ces quelques jours placés sous le signe de sa condamnation à mort, toutes les années perdues, pleines d'élans refoulés, de fièvre tue ; le besoin de s'aveugler, de se perdre, de ne plus se voir tels qu'ils avaient été l'un pour l'autre pendant tant d'années, sous les strictes apparences de l'honnêteté, là-bas, dans la bourgade aux mœurs rigides, là où leur amour, leurs noces, demain, seraient jugés sacrilèges.

Quelles noces ? Mais non ! Pourquoi l'aurait-elle contraint de commettre ce sacrilège, elle qui avait si peu de temps à vivre ? Non, non : l'amour, cet amour frénétique et bouleversant en ces quelques journées de voyage ; voyage d'amour sans retour, voyage d'amour vers la mort.

Elle ne pouvait plus retourner là-bas, se montrer aux enfants. Elle en avait eu le pressentiment en partant ; elle savait alors que, pour elle, traverser la mer, c'était en finir avec la vie. Et maintenant partir, partir, elle voulait partir, plus haut, plus loin, dans ses bras, aveugle jusqu'à la mort.

C'est ainsi qu'ils allèrent à Rome, puis à Florence et à Milan sans rien voir ou presque. La mort, lovée en elle, avec ses élancements, les fustigeait, exacerbait leur ardeur.

— Rien du tout ! disait-elle à chaque assaut, à chaque morsure. Rien du tout.

Et elle offrait ses lèvres avec, sur le visage, la pâleur de la mort.

— Adriana, tu souffres…

— Non, ce n'est rien, rien du tout ! Que m'importe ?

Le dernier jour, à Milan, juste avant de partir pour Venise, elle se vit dans le miroir, défaite. Et quand, après la nuit de voyage, s'ouvrit pour elle dans le silence de l'aube la vision de rêve, superbe et mélancolique, de la cité émergeant des eaux, elle comprit qu'elle avait touché au but, que son voyage se terminerait là.

Elle voulut cependant vivre sa journée à Venise. Jusqu'au soir, jusqu'à la nuit, par les canaux silencieux, en gondole. Elle demeura éveillée toute la nuit, avec un singulier sentiment pour cette journée : un jour de velours.

Le velours de la gondole ? Le velours de l'ombre de certains canaux ? Allez savoir ! Le velours du cercueil.

Comme il était sorti de l'hôtel le lendemain matin, afin de poster quelques lettres pour la Sicile, elle entra dans la chambre de Cesare : elle vit sur le secrétaire une enveloppe déchirée et reconnut l'écriture de son fils aîné ; elle porta l'enveloppe à ses lèvres et la baisa désespérément ; puis elle regagna sa chambre, sortit de son sac de cuir le flacon qui, intact, contenait le mélange de poisons ; elle se jeta sur le lit défait et d'un seul trait l'avala.

Le Voyage,
est l'une des plus célèbres
des quatre cents trente-et-une nouvelles
de *Luigi Pirandello* (1867-1936).

ISBN : 978-2-89816-190-2

© Vertiges éditeur, 2020

– 1191 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org